

Sous la direction de
Daniel Faivre

Approches culturelles de la mort et du mourir

Avant-propos

Daniel Faivre

Assembler des spécialistes pour discuter de la mort peut relever de la supercherie. Car personne, dans ce domaine, ne peut se prévaloir d'une quelconque spécialité. Seuls seraient autorisés à revendiquer une once de compétence les quelque cent milliards d'êtres humains qui nous ont précédés et qui ont effectué, par eux-mêmes, l'expérience de leur propre anéantissement. Mais ils restent murés dans les silences du tombeau. Leur substance est retournée à la matrice de l'humanité, livrée aux oiseaux, aux flammes, aux fleuves ou à la terre, selon les croyances de ceux qui leur ont provisoirement survécu. C'est de cette même substance que nous sommes partiellement façonnés mais elle ne nous apprend rien. Souvenons-nous simplement d'Épicure : « Tant que nous sommes, la mort n'est pas là et une fois que la mort est là, nous ne sommes plus. »

Dissérer sur « la » mort, c'est donc être fatalement amené à s'accouder sur sa propre mort, c'est laisser venir sur sa nuque, même sans le vouloir, le souffle froid de la Faucheuse, la Camarde, l'Ankou. C'est faire l'expérience d'une nuit inquiète, quand l'insomnie émiette le temps en parcelles d'éternité et que le sommeil même cesse d'être un refuge. C'est convoquer ses défunts et parler à leur place.

Parler de la mort, c'est donc s'exposer à un danger dont on ne mesure pas toujours la présence : risque de laisser ses affects prendre le pas sur son intellect,

Avant-propos

risque de donner aux velléités volontaristes de son raisonnement les oripeaux de la rationalité, risque, enfin, plus prosaïquement, de se fier aux apparences.

Car cette question si singulière, de la mort – singulière aussi dans sa pluralité, si l'on nous permet cet oxymore – possède deux versants complémentaires, quoique souvent contradictoires : bien sûr, mourir est, de toute évidence, un acte éminemment individuel, un face-à-face avec soi-même dans lequel nul ne peut s'interposer et qui se termine mal. Mais le « mourir » et, surtout, l'immédiat « après-mourir » appartiennent également à la communauté de ceux qui restent et par qui l'histoire doit continuer. Il s'agit d'une forme de transmission et, en cela, le décès devrait faire l'objet de la même sollicitation que la naissance.

Pourtant, la mort se trouve repoussée chaque jour davantage dans les confins individuels des comportements humains. Lorsque le défunt a formulé ses dernières volontés concernant sa propre mort – proférées naturellement *avant* d'être devenu un défunt –, celles-ci sont aussitôt érigées en dogme, auquel doivent se conformer les survivants, comme s'il s'agissait d'un décret divin. C'est oublier qu'une fois mort, l'homme ne s'appartient plus. Ainsi, les grands débats sur le suicide assisté ou militant, sur l'euthanasie, sur la crémation ou l'inhumation, sur une forme de cérémonie religieuse ou républicaine... ne peuvent-ils être ramenés à un simple choix individuel. Même si le corps mort est devenu une maison vide, on ne le lègue pas à ses successeurs comme une voiture ou un bien immobilier. D'une façon similaire, si la décision de mettre fin volontairement à ses jours relève évidemment du seul libre-arbitre, la forme que prendra sa mise en acte concerne également les survivants, car la mort traumatise les uns comme les autres.

Le respect quasi absolu de la volonté du défunt est peut-être le prix à payer pour avoir rejeté la mort bien loin de la sphère des vivants. Ce diktat, en effet, s'accompagne également d'une mutation profonde dans l'accompagnement du mourant, qui fut longtemps familial et social, qui devient institutionnel et hospitalier. Le mourant est désormais confié à des spécialistes et ne vient que très marginalement infléchir le rythme routinier des vivants, parce que ceux-ci ont mis leur agonisant en de bonnes mains. Une façon de moderniser l'exclamation d'un Fontenelle qui, à l'aube de ses cents ans, aurait dit à son médecin : « En somme, docteur, je meurs guéri ! » Mais qui n'est pas indemne d'une culpabilité inavouée.

Car l'agonie est un ralentissement de la vie, un mal rédhibitoire aujourd'hui, où toute stase du temps est vue comme une métastase : pas le temps de s'arrêter de travailler pour s'assembler autour du mourant, d'aller chercher le curé, le pas-

Avant-propos

teur, l'imam ou le rabbin... ou simplement des amis. Comme dans le livre de l'Ecclésiaste, dans lequel les pleureurs tournent dans la rue en attendant le décès du vieillard, pompiers, Police secours et SAMU sont aux aguets.

Il existe désormais des lieux pour soigner, des lieux pour guérir, y compris pour guérir de la vie.

De la même manière, le traitement d'un corps rendu inerte par la mort et, de fait, incapable désormais d'exprimer le moindre choix est devenu institutionnel. Au lieu de s'éteindre dans la pénombre d'un cadre familial, l'homme meurt dans une ambiance électrique de néons et de blouses blanches.

En outre, le chemin qui mène de vie à trépas traverse invariablement le marché capitaliste : il place les endeuillés dans la position de consommateurs inopinés et relègue la dépouille au rang de marchandise. Car même si l'on cherche à gommer la dimension sociale de la mort, on ne peut occulter cette vérité première : la mort laisse aux vivants l'embarras d'un corps. Confronté alors aux lois économiques, celui-ci devient une marchandise susceptible d'engendrer de substantielles plus-values, ici et partout. En effet, dans nos sociétés occidentales, la concurrence est sévère entre crémation et inhumation, masquant bien souvent, sous des dehors spiritualistes, écologiques ou politiques, de formidables enjeux économiques ; dans la société maoïste chinoise, on a tordu le cou depuis longtemps au vieil humanisme marxiste, au profit d'un matérialisme froid qui brade ses défunts comme on exporte du charbon ; dans les bidonvilles latino-américains, on dépèce des cadavres pour alimenter en organes sains la « demande » occidentale...

Les évolutions du savoir, de la foi et de notre mode de vie en général ont donc radicalement bouleversé le visage de la mort. Elle ne fait plus partie de la vie, comme c'était encore le cas jusqu'à l'orée des temps modernes, lorsque les corps surnageaient des cimetières et que les pendus bornaient les carrefours. Elle est devenue l'ennemie, que l'on affuble d'une faux ou d'une charrette, d'un suaire ou d'un squelette. Elle est devenue extraterrestre. Ou plutôt infraterrestre.

À cette ennemie mythologique, qui se profile encore dans les tréfonds de nos inquiétudes, s'est substituée une ennemie plus rationnelle mais pas moins implacable que la précédente, qui a pris la forme d'une loi médicale fondamentale : la mort, c'est l'arrêt de l'activité neuronale, l'électro-encéphalogramme plat. La mort est devenue un « plat ». Un plat qui se mange froid. Glacé. Bardé de cathéters.

Oui, dans le monde occidental, le contact physique entre les vivants et les défunts est rompu. Certes, on montre abondamment la mort dans les médias, avec des gros plans et des ralentis sur des chairs explosées et des corps broyés, une

Avant-propos

précision extrême qui vire d'ailleurs trop souvent vers une trouble complaisance. Mais ce n'est plus qu'un rapport visuel, distant, « esthétique ». On meurt beaucoup sur les écrans, mais c'est toujours pour de faux. Ou alors, c'est une mort qui ne nous concerne pas.

La mort est devenue virtuelle, à l'image des jeux vidéo où le joueur dispose de plusieurs « vies ». Elle nous rebute, nous écœure, elle n'est pas « hygiénique ». À l'heure où chacun s'attache à traquer ses odeurs personnelles pour les enfouir sous celles d'onéreuses eaux de toilette, la puanteur du cadavre est devenue intolérable, comme celle de toute chair vieillissante, dans ce qu'on appelle pudiquement le « quatrième âge » où l'individu perd lentement le contrôle de son emballage corporel.

Cette déchéance rebute, déplaît, incommode. On cherche à la fuir car elle contrevient à cette directive nouvelle, trace de l'individualisme triomphant, qui résume la quête du bonheur en un entêtant leitmotiv : « se faire plaisir ». Nous la repoussons car elle témoigne de notre impermanence comme de la violence du temps à notre égard, une violence que nous cherchons, comme toutes les autres, à éradiquer. Et contrairement à ce que voudrait en faire accroire une presse douteuse alimentée par des courants politiques suspects, la violence est en régression constante dans nos sociétés occidentales, même si certaines « cités » font encore déroger à la règle.

Or, l'évidente sécurisation de notre vie se trouve, paradoxalement – mais est-ce vraiment un paradoxe ? –, contredite par les médias, qui affichent des images, réelles ou fictives, d'une brutalité inouïe. Comme s'il fallait alimenter un besoin de violence inhérent à la nature humaine ! C'est dans ce binôme violence/mort que gisent toutes nos ambiguïtés. On le montre d'autant plus volontiers qu'on ne veut plus le voir. Ou plutôt, on ne veut plus se voir devant lui. On a perdu les mots, on a perdu les gestes. Dans l'espace public, on doit pouvoir contempler la vie dans tous ses états, du regard des femmes musulmanes au string des lolitas. Mais pas la mort ! Ni sous la forme définitive du cadavre, ni sous celle, chance-lante, du vieillard en fin de vie. Et s'il nous faut bien aller aux funérailles de nos proches, c'est derrière une bière soigneusement refermée, portée par des spécialistes et se recueillir aux accents d'un *Dies Irae*.

Naturellement, il n'y a, dans ces propos, nulle forme de nostalgie à l'égard des « neiges d'antan », qui ne sont douces que sous la plume des poètes. La violence débridée des temps anciens, celle du roi Renaud rentrant de guerre « les tripes dans ses mains », a fait place à une violence « tamisée » par un encadrement institutionnel qui est, avouons-le, plus vivable.

Avant-propos

Mais ces évolutions doivent être questionnées.

Et si les « spécialistes » réunis dans cet ouvrage peuvent construire une réflexion un tant soit peu autorisée, c'est uniquement en réfléchissant à propos de cette sphère sociale et idéologique, ainsi qu'à la tâche qui incombe aux vivants, tant vis-à-vis de l'agonisant que de sa dépouille. C'est en compilant, en confrontant nos héritages aux mutations sociologiques et politiques de notre temps que nous avons cherché une légitimité. Car cette désaffection de la communauté vis-à-vis de l'espace mortuaire est très récente. Elle accompagne la sécularisation des sociétés occidentales, le reflux des spiritualités religieuses traditionnelles au profit d'une manière de sacralité conjuguant pêle-mêle, dans une théologie de foire, des éléments de scientisme et de superstition.

Cette nouvelle redéfinition du sacré peut, en outre, s'appuyer sur un postulat implacable, un postulat issu tout droit de l'individualisme ambiant. Et le débat est clos. L'idée fait place à l'opinion, le pensé cède devant le viscéral. La parabole inversée du roi Renaud !

Dans sa dimension plus radicale enfin, le recul de la foi se manifeste également avec le développement du matérialisme athée. Mais si cette posture de refus de Dieu et de toute forme de survie post-mortem n'efface nullement le respect sacré de l'homme et de son destin, elle peine en revanche à substituer, à l'apparat liturgique des Églises, des rituels laïques d'adieu aux défunts dignes de ce nom, d'autant que, de la *Messe des morts* de Charpentier au *Requiem* de Mozart, nombre de compositeurs ont, si l'on peut dire, immortalisé la mort par des musiques plus proches du divin que de l'humain.

Il importe donc d'interroger le concept, de réfléchir « entre vivants » sur nos responsabilités vis-à-vis de ceux qui partiront avant nous. Certes, ces travaux, fruits de trois ans de réflexion au Centre universitaire catholique de Bourgogne, n'apporteront bien sûr aucune solution. Mais ils permettront peut-être que progresse une réflexion collective sur le « mourir », le sien propre, mais aussi celui auquel nous sommes le plus souvent confrontés, celui d'autrui.

À l'image du maître veillant sur l'enfant, les vivants doivent garantir la paix à ceux qui les ont précédés. Et les agonisants, arches tordues entre les deux mondes, relégués dans des recoins d'hôpitaux, lisant leur peur jusque dans le sourire des infirmières, questionnent le genre humain plus sûrement que toutes les déclarations des droits de l'homme réunies.

Avant-propos

En dépit de notre désarroi et de notre ignorance du « jour d'après », nous avons donc sondé nos réflexions de chercheurs, confronté nos pratiques, recensé certaines attitudes, anciennes ou contemporaines, sur lesquelles se fondent notre humanité. Pour tenter de penser la mort, de la mettre en questions, de chercher à l'appivoiser, peut-être... Car le mort ne pense plus, il ne questionne plus. Il sait... ou il ignore à tout jamais. C'est donc aux seuls vivants qu'incombe ce « devoir de mémoire » dont on parle tant aujourd'hui, mais toujours dans la seule direction des martyrs officiellement reconnus. Or, chaque être qui meurt est le martyr de sa propre histoire. Et chaque histoire personnelle est une bricole de l'histoire universelle.

Les religions, les arts, l'histoire, la philosophie, l'économie, l'anthropologie sont donc interrogés, dans cet ouvrage qui s'articule globalement en deux grands ensembles, à défaut de présenter un tableau exhaustif – comment pourrait-il l'être ? – sur la question. La première partie questionnera les religions : biblique, musulmane, chrétienne, bouddhiste et malgache. La seconde partie médiane croquera des regards plus profanes : la politique, l'économie, la philosophie et les arts seront alors convoqués.

Et si chaque article engage d'abord son auteur, il a été lu, commenté, amendé et approuvé par l'ensemble des contributeurs, comme l'attestent les renvois qui émaillent cet ouvrage. Enfin, toujours dans le but de rendre la lecture moins abrupte, une page de transition sera ménagée entre chaque article, permettant d'introduire la contribution suivante et d'en présenter sommairement l'auteur.

Nous livrons ici une réflexion contrastée sur cette déchirure fondamentale de la mort qui est, tout à la fois, notre eschatologie personnelle, et un simple moment pour l'humanité.

Qui en verra bien d'autres...